

***Les Cahiers Séguriens*, n°7, *Après la pluie le beau temps*, publiés par l'Association des Amis de la Comtesse de Ségur, Aube, 2007. Un vol. de 130 p.**

Les *Cahiers séguriens* se présentent comme un lieu de rencontre et d'échanges entre les lecteurs de Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur. Chaque numéro est consacré à un roman écrit par l'auteur. Ainsi le numéro 7 s'intéresse-t-il à *Après la pluie le beau temps*. Publié en 1871, c'est le dernier texte écrit par Sophie romancière qui meurt en 1874.

La publication offre une vingtaine d'articles qui proposent des pistes assez diversifiées. Le lecteur peut toutefois dégager un ensemble de réflexions organisées autour de la figure de Ramoramor, unique personnage noir présent dans l'œuvre ségurienne (excepté la bonne Nègresse, héroïne de la pièce jouée en l'honneur d'Elisa dans *Les Petites Filles Modèles*). Dans un texte posthume, Marie-France Doray montre que si la comtesse de Ségur affiche une conception plutôt rétrograde des rapports sociaux, le personnage du Noir lui permet de se démarquer des préjugés raciaux présents dans les romans de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux de Jules Verne par exemple. Bernard Derivry insiste également sur la nouveauté du discours ségurien que l'on pourrait aujourd'hui qualifier d'anti-raciste, notamment par rapport à certains textes destinés à l'éducation des enfants et qui auront une diffusion extrêmement large et durable, comme *Le Tour de la France par deux enfants*. En effet, le célèbre manuel scolaire rappellera inlassablement, pendant des décennies, cette vérité idéologique que « la race blanche » est « la plus parfaite des races humaines. » Edith Perry s'interroge sur le fonctionnement de cette altérité radicale que représente l'intrusion du nègre dans l'univers romanesque. Le portrait est conforme à l'ethnotype de la négritude qui court dans les romans de l'esclavage (robuste, hilare et découvrant des dents très blanches, exubérant...). Mais rapidement, Ramoramor le bon sauvage se trouve doté de qualités (bon, complaisant, fidèle) qui le rendent sympathique, forçant l'amitié des autres personnages positifs de roman et celle du lecteur conquis. Il est intéressant de voir que la comtesse de Ségur se dégage de la sorte des propos méprisants qu'elle-même tenait sur les Peaux-Rouges rencontrés par les héros des *Vacances* en 1858. L'auteur de l'article montre avec justesse que la présence de Ramoramor permet de dénoncer la dureté de l'ordre social qui opprime aussi violemment les nègres et les femmes. Le bon Rame est traité comme un esclave par le maître des lieux, M. Domère, et surtout par son exécration fils, Georges. Pélagie, la domestique blanche, n'est pas mieux lotie, elle est à la merci de ce maître injuste qui menace de la renvoyer à tout instant. Geneviève, la jeune héroïne, est elle aussi victime de M. Domère, son oncle-tuteur dont la mauvaise foi n'a d'égale que son aveuglement devant la mauvaise conduite de son fils. Quant à Mlle Primerose, la vieille fille, elle ne cesse, tout au long du roman, de déployer une formidable énergie pour se trouver une place dans une société qui la juge seulement bonne « à être mise de côté ». Comme Bernard Derivry, Edith Perry signale que le nègre, c'est aussi celui qui n'accède pas au statut d'adulte et qui permet au jeune lecteur d'éprouver sa propre altérité parmi les grands qui l'entourent : en s'identifiant à cet autre qui partiellement lui ressemble, l'enfant peut, grâce à la lecture, modifier ses préjugés. En faisant preuve d'un certain relativisme culturel qui reconnaît l'Autre dans sa dignité humaine, la comtesse de Ségur nous apprend, à sa manière, quel type de regard porter sur celui qui est différent.

Isabelle Nières-Chevrel, en grande spécialiste de la littérature de jeunesse, montre la filiation qu'il est possible d'établir entre le Ramoramor de la comtesse de Ségur et le Tom d'Harriet Beecher-Stowe, auteur en 1852 du très célèbre roman *La Case de l'oncle Tom*. Elle signale que pour la seule année 1853, dix traductions françaises sont parues et que très rapidement des éditions abrégées, revues, annotées, certaines avec une inflexion religieuse évidente, fleurissent sur le marché à l'intention des enfants. Dans un tel contexte culturel, il est peu probable que l'auteur d'*Après la pluie le beau temps* n'ait pas eu connaissance de ce texte. Dans son article, I. Nières-Chevrel privilégie la dimension iconique. Elle commence par

mettre en évidence un phénomène d'intericonicité : l'illustration d'Emile Bayard – Geneviève assise sur les genoux de Rame – reprend un passage de *La Case de l'oncle Tom* et son illustration correspondante, Tom tenant sur ses genoux Evangéline. Pourquoi cette référence explicite au roman d'Harriet Beecher-Stowe dans la première image ? L'article fait l'hypothèse qu'E. Bayard, en s'appuyant sur cette référence au couple Tom-Evangéline, « cherche à en dénoncer la réconfortante idéalisation. » Certes l'abolition de l'esclavage en France a été proclamée en 1848, mais cela ne met pas pour autant fin à la domination économique et sociale. La démonstration d'Isabelle Nières-Chevrel montre comment le texte mais surtout les illustrations mettent en scène ce désenchantement. Dans un premier temps, le texte lui-même travaille la dimension iconique en proposant au lecteur un épisode assez long sur la réalisation d'un portrait de Rame peint par Mlle Primerose, dont les talents d'artiste sont indiscutables. Cette peinture du bon nègre « en majesté » – il porte un habit de grand chef, rouge et or comme il l'a demandé – permet à la comtesse de Ségur de satisfaire, mais de façon fictive, bien sûr, le « désir d'inverser le rapport de domination » du personnage en rappelant l'histoire glorieuse de Toussaint Louverture. Isabelle Nières-Chevrel rappelle, à juste titre, que cet épisode ancien de l'histoire de Saint-Domingue a pu être réactivé dans les mémoires dans les années 1850 grâce à la pièce d'Alphonse de Lamartine. L'article se centre alors sur les illustrations réalisées par Émile Bayard, plus particulièrement sur les illustrations qui donnent « un véritable récit en image du destin de Ramoramor. » Un décompte précis des vignettes (118) répertoriées dans le roman indique que les images de Rame sont plus nombreuses dans la première partie du texte que dans la seconde. Cette répartition marque deux moments forts dans la représentation du destin du personnage. Le premier temps est celui de l'héroïsation, Rame est présenté comme un véritable protagoniste, sa force physique est mise en avant, le dessin inscrit le personnage dans un mouvement dynamique et ascensionnel qui le magnifie. Ce que l'image valorise, c'est son rôle de sauveur-protecteur. Le deuxième temps est celui de l'effacement progressif, les images de Rame sont moins fréquentes, son statut de domestique est exhibé (casquette, tablier), il n'est plus qu'un serviteur zélé. Les deux illustrations consacrées au dernier épisode du roman ne font que confirmer ce mouvement. Engagé comme zouave pontifical au côté du fiancé de Geneviève, Jacques de Beaumont, Rame porte un uniforme similaire à celui du jeune aristocrate et qui égalise dans l'espace militaire les conditions. Mais l'image suivante représente Rame à nouveau dans la position de serviteur dévoué : couché sur Jacques, il lui fait un rempart de son corps. Il n'y a plus de « mouvement ascensionnel » ! L'analyse se clôt sur une dernière illustration : Rame est allongé sur le sol, le texte nous dit qu'il couche en travers de la porte de sa jeune maîtresse pour la protéger mais une profonde solitude et un total abandon se dégage de cette image. Isabelle Nières-Chevrel montre, de façon convaincante, que le regard de l'illustrateur, Émile Bayard, est moins naïf, moins « aveuglé » que celui de l'auteur, Mme de Ségur sur « le bonheur qu'il peut y avoir à être, que l'on s'appelle Tom ou Ramoramor, un serviteur noir dévoué à sa jeune maîtresse blanche, si charmante ou angélique qu'elle soit »

Si le personnage du noir, le bon nègre est bien l'originalité du dernier des romans séguriens, quelques articles assez courts (4 pages environ) de ce numéro 7 des *Cahiers* proposent de s'intéresser à d'autres personnages qui n'en sont pas moins dignes d'intérêt. Il y a, bien sûr, Geneviève, la parfaite jeune fille qui finit par trouver un bonheur mérité dans un mariage heureux, c'est-à-dire « préservant les intérêts tant financiers qu'affectifs de la jeune fiancée ». Il y a aussi Georges Dormère, le mauvais fils ; gâté par une éducation paternelle trop laxiste, il ne peut corriger ses défauts, ce qui le conduira tout droit à sa perte. Mais le plus remarquable de tous est, sans conteste, l'inoubliable Mlle Cunégonde Primerose. Fortunade Davier-Noual s'attache à décrire le caractère hors norme de cette célibataire somme toute plutôt sympathique. Indépendante, instruite, volontaire, d'une grande liberté de ton, elle annonce, peut-être, la femme de demain. Mais sa trop grande modernité doit être convertie en extravagances de

vieille fille pour être acceptée dans le monde ségurien. Alain Lanavère s'interroge sur le langage de Mlle Primerose. Il repère chez cette dernière une utilisation marquée pour les proverbes, les locutions imagées plutôt populaires (*il lui dira à la doucette, gros comme des montagnes*), les interjections, les exclamations, les jugements de valeur à l'emporte-pièce. Ce constat permet à l'auteur de l'article de conclure à une propension, dans le roman ségurien, à valoriser les gens du peuple (Blaise, Diloy) et le parler familier pour faire « vrai », pour faire rire. Peut-être y aurait-il matière à pousser l'analyse en affinant la notion d'oralité (oralité populaire, oralité savante, etc.) ? En couplant cette notion avec celle de littératie, peut-être pourrait-on prendre toute la mesure du rapport entre culture orale et culture écrite dans le roman ?

La revue offre aussi à son lecteur quelques articles qui privilégient la construction romanesque, l'écriture. Ainsi les déplacements d'un château à l'autre, si fréquents dans l'œuvre ségurienne, y sont analysés (Alain Lanavère). *Après la pluie le beau temps* ne déroge pas à cette stratégie, mais dans ce dernier roman, la comtesse de Ségur cherche à se renouveler. L'opposition entre le bon château et le mauvais château (*Les Petites filles modèles*), l'opposition entre le château et la ferme (*Diloy, le chemineau*) par exemple, sont minorées. Par contre, les voyages y sont nombreux, très nombreux même. Tout le personnel romanesque s'agite sous la houlette d'une femme d'action, Mlle Primerose. Pour dynamiser le roman, l'écrivain introduit face à Geneviève, parfaite mais très passive, un personnage hyper-actif qui a pour fonction de relancer continûment le récit. Rémi Saudray propose une réflexion intéressante sur « typologies et romans séguriens ». Il dresse dans un premier temps un inventaire des typologies déjà existantes : celle de Marc Soriano (récit qui fonctionne par juxtaposition vs récit qui fonctionne par consécution des chapitres), par exemple, ou celle de Claudine Beaussant, l'éditrice de la comtesse de Ségur dans la collection Bouquins (période d'initiation, période autobiographique, période romanesque, etc., pour suivre chronologiquement l'évolution de l'auteur). Ensuite Rémi Saudray construit une typologie du scénario de façon à cerner « les constituants fondamentaux de l'écriture ségurienne ». Il en distingue trois. Le scénario digressif ne repose pas sur une action unique pour développer la narration. Dans *Les Petites Filles Modèles*, c'est l'arrivée successive de personnages nouveaux qui, chacun en introduisant des éléments dans le récit, permet l'expansion de l'histoire. *Jean qui grogne et Jean qui rit* multiplie les aventures : l'histoire de deux jeunes garçons que la pauvreté contraint d'aller à Paris pour travailler, l'histoire d'une petite fille abandonnée recueillie par une pauvre femme, l'histoire de Jean et Jeannot travaillant à Paris, l'histoire de M. Abel, le bon génie, qui veut faire le bonheur de Jean et de son frère, Simon, etc. Au milieu de ce foisonnement, les personnages entrent dans l'action sans justification particulière, selon le hasard des rencontres. Le scénario progressif s'organise autour d'une situation initiale, de péripéties et d'un dénouement. *Pauvre Blaise* est représentatif de cet effort de composition que constitue le second type de roman ségurien. Le nœud initial est nettement donné : « comment le fils vertueux d'un honnête concierge pourra-t-il demeurer heureux sous l'autorité de nouveaux maîtres qui sont mauvais ? » Les péripéties découlent logiquement de ce problème initial, le dénouement résulte des actions précédentes et le récit reste focalisé sur le héros éponyme. Le scénario itératif constitue la troisième configuration possible. Dans ce scénario, l'action se développe en une suite d'épisodes séparés par des ellipses temporelles. L'action progresse de façon ressassante : l'intrigue est renouée après avoir été dénouée. *Après la pluie le beau temps* obéit à cette logique. La donnée unique du roman peut se formuler de la façon suivante : « une orpheline adoptée est la victime de la jalousie perverse de son cousin et de l'aveuglement de l'oncle qui porte un amour exclusif à son fils. » Les séquences narratives qui découlent de cette donnée unique se présentent comme des variations sur le même thème. Les données psychologiques sont reprises d'une situation à l'autre, seuls les enjeux changent en fonction de l'âge des protagonistes (l'éducation de Geneviève enfant, son mariage quand elle a grandi).

Un tableau récapitulatif des romans séguriens classés selon la typologie de Rémi Saudray termine cet article stimulant.

Le lecteur de la revue trouvera encore des articles très brefs (3 ou 4 pages) qui lui apporteront des compléments d'informations (par exemple sur les zouaves pontificaux) ou qui lui donneront de quoi alimenter sa curiosité liseuse (un rapprochement inattendu entre *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas et *Après la pluie le beau temps*).

Marie-Christine VINSON